

DIANA
MOUKALLED

LIBAN

Ceci est un extrait de la publication

“#JOURNALISTSTOO – LES FEMMES JOURNALISTES PRENNENT LA PAROLE”,

publiée ici: [LINK](#)

PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE
PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE
PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE
PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE
PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE

Je suis une adepte des espaces d'expression libre que constituent les médias sociaux, en particulier Twitter. Je suis souvent les mots-dièse tendance, lis les commentaires et rédige des réponses exprimant des opinions jugées audacieuses dans nos sociétés. J'entends par là des opinions sur la liberté politique, les libertés individuelles et l'égalité, ainsi que sur l'actualité.

Je participe à la critique de personnalités publiques et me laisse entraîner dans le débat que suscitent certains phénomènes et faits d'actualité. Il y a tant de choses qui méritent la réflexion, le dialogue et, parfois, une franche confrontation.

Cela dit, je me demande souvent : quand sommes-nous censés nous arrêter ? Quelles sont les limites lorsqu'une campagne, quelle qu'elle soit, cible une personne en particulier de manière humiliante et destructrice ? J'ai moi-même connu ce sentiment, bien que ce ne fût rien comparé à ce que beaucoup d'autres ont enduré.

Ces campagnes scandaleuses de cyberharcèlement, même lorsqu'elles portent des opinions légitimes, sont-elles jamais utiles ? C'est ce phénomène qui me préoccupe depuis des années, celui de l'escalade de la participation individuelle et collective à des campagnes de cyberharcèlement.

Je ne parle pas ici de la critique, qui est utile et nécessaire, surtout lorsqu'une personnalité publique fait ou dit quelque chose de stupide ou de choquant. Je parle de l'indignation de personnes vindicatives, qui entendent vigoureusement rabaisser ceux qui ont commis une erreur, ou simplement pris une position contraire à l'opinion de la majorité. C'est ainsi que commencent les campagnes de calomnie, d'insulte, de diffamation et d'affabulation.

Je suis des célébrités que je qualifierais de “voyous” des réseaux sociaux. Elles sont devenues des stars grâce à leur propension à créer

CI-2021/FEJ/SOWJ/9

PAS QUESTION DE FAIRE MARCHÉ ARRIÈRE

des mots-dièse provocants et scandaleux qui attirent les revanchards. Les exemples sont trop nombreux pour être cités.

En raison de l'ampleur des réactions et des commentaires, en particulier de la part d'anonymes, l'impact sur la personne ciblée est considérablement plus grave que celui d'une simple critique. Avec des mots-dièse insultants, on a l'impression que c'est toute une société ou tout un monde qui porte un jugement et commence à détruire la vie d'une personne.

Lorsque la cible d'une telle campagne est une femme publique, l'agression monte en intensité. Le niveau de violence augmente, tandis que des qualificatifs atroces et des expressions à connotation sexuelle font leur apparition. C'est alors le genre de la personne qui pose problème.

Ces dernières années, j'ai subi des attaques sexistes à plusieurs reprises. Elles allaient des mots "vieille", "pute" et "moche" à toute une liste d'insultes qui n'avaient rien à voir avec le contenu de mes propos, mais étaient des tentatives de me rabaisser en tant que femme.

Ces campagnes sont devenues un sujet constant de discussion pour moi et mes collègues actifs sur les médias sociaux. Nous essayons de trouver des moyens constructifs d'y réagir.

Une amie, en particulier, célèbre figure médiatique comptant de nombreux abonnés, est constamment exposée à de violentes intimidations lorsqu'elle exprime une opinion controversée. Un jour, elle m'a appelée en larmes. J'ai essayé de la reconforter en lui disant qu'elle n'avait pas à se sentir aussi vulnérable face aux

insultes sexuelles sur Twitter. Je lui ai dit : " Cela ne me touche même plus. Je bloque immédiatement ceux qui m'insultent et je ne réponds pas. Tu deviendras plus forte avec le temps – ne renonce pas à tes convictions".

Mes paroles, cependant, n'ont pas réussi à reconforter mon amie. " Ce n'est pas une solution, de s'habituer aux insultes et aux abus. C'est intolérable", a-t-elle dit.



JE ME SUIS RENDU COMPTE
QUE JE NE FAISAI QUE
RÉSISTER, SANS POUVOIR
VRAIMENT FREINER LES
ATTAQUES ÉLECTRONIQUES
VICIEUSES.

En ce qui me concerne, le problème du cyberharcèlement a réellement commencé il y a cinq ans, lorsque j'ai commencé à utiliser Twitter et Facebook pour prendre part au débat public en cours au Liban et dans la région.

Journaliste libanaise, je travaille dans les médias depuis 25 ans et j'ai couvert les guerres au Liban, en Iraq, en Afghanistan et au Yémen. Je me suis rendue dans plusieurs endroits dangereux, m'intéresse aux questions qui concernent les femmes et j'ai réalisé une série de documentaires sur la situation des femmes dans la région. J'ai couvert de nombreux sujets et fait face à beaucoup de préjugés et de violence.

Quand je regarde en arrière, je me souviens de nombreux faits de harcèlement et d'intimidation qui n'avaient rien de virtuel. Je me rappelle m'être rendue au Pakistan en 2002 pour réaliser un reportage sur les écoles islamiques des talibans à Peshawar et avoir visité l'une des célèbres écoles où des dirigeants talibans avaient étudié. J'y ai interviewé un éminent religieux, mais il a catégoriquement refusé de me laisser filmer dans les classes. Pendant que les membres masculins de l'équipe faisaient le tournage, il m'a emmenée chez lui où j'ai dû rester avec sa famille jusqu'à ce que l'équipe ait terminé. En présence de sa femme et de ses enfants, me parlant en arabe, langue qu'ils ne comprenaient pas, il m'a dit combien il aimait regarder les programmes sexy de la télévision libanaise. Ce même religieux enseignait à ses jeunes élèves que la télévision était un outil satanique !

Parmi les incidents bizarres de ma carrière, celui-là fut drôle. D'autres ont été plus effrayants.

**AUCUN, CEPENDANT,
NE M'AVAIT PRÉPARÉE
AU CONTACT DIRECT,
VIA LES MÉDIAS
SOCIAUX, AVEC UNE
OPINION PUBLIQUE
POLARISÉE,**

- EXPÉRIENCE PLEINE DE CRUAUTÉ, D'INDÉCENCE ET D'INTIMIDATION DÉBRIDÉE.

Le rapport annuel 2018 de Reporters sans frontières a mis en lumière le " harcèlement en ligne " à l'encontre des professionnels des médias, pratique qu'il décrit comme le fait de " tirer des balles dans le monde virtuel ". C'est un phénomène mondial, qui touche également les sociétés démocratiques. Dans le monde arabe, les " mouches électroniques ", comme on les appelle, mènent contre les journalistes des campagnes de diffamation, comme j'en ai fait l'expérience.

Désormais, je prends le temps de vérifier les noms de ceux qui profèrent des mots injurieux et indécents à mon égard, et découvre qu'il s'agit pour la plupart de faux comptes, de noms fictifs d'individus dont les abonnés sont très peu nombreux. Et si les noms varient, le langage, les phrases et les insultes sont presque toujours identiques. Telles sont les caractéristiques de ces " soldats électroniques " utilisés pour diffamer et détruire les gens.

Les campagnes électroniques de diffamation et d'intimidation ne causent pas nécessairement de préjudices physiques, mais engendrent de la peur et de l'anxiété, ce qui favorise l'autocensure. Les journalistes, en particulier les femmes, peuvent ainsi hésiter à aborder des questions publiques liées aux crimes de guerre, à la discrimination à l'égard des femmes ou de minorités, ou à la corruption.

Dans un pays où la violence d'ordre juridique, social et religieux à l'égard des femmes est

très répandue, une déclaration ou une attitude publique audacieuse peut déclencher une campagne de menaces d'une rapidité effrayante.

La fuite et le retrait, cependant, ne sont pas le bon choix, d'autant qu'ils n'empêchent pas les attaques. Les médias sociaux jouent, à l'ère moderne, un rôle important dans la politique et le débat public, et il ne faut pas que la participation active des femmes soit entravée par des campagnes qui les ciblent.

Les médias sociaux sont devenus une arme de destruction massive, phénomène qui ne s'arrêtera ni ne se rationalisera, mais demeurera un scandale. Selon moi, la solution réside dans la capacité à faire abstraction de tout cela et à poursuivre son chemin. Du moins, c'est ce que j'essaie de faire.

S'IL EST UNE CHOSE DONT JE SUIS CERTAINE,

C'EST QU'IL N'EST PAS QUESTION DE RECULER.



Diana Moukalled

Foto: Ammar Abd Rabbo